

MICRO LUTTE CONTRE LA ³¹ALILLE PHILOSOPHIE UNIVERSITAIRE



BRULEZ
VOS
IDOLLES

ANTI-COPYRIGHT, REPRODUCTION, MODIFICATION
ET PARTAGE VIVEMENT ENCOURAGÉ

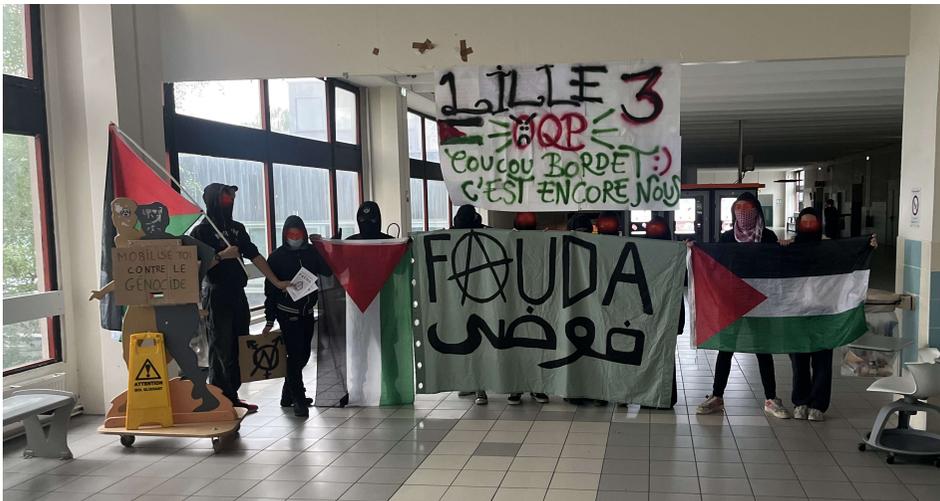


TEXTES PAR NÉO-DIOGÈNE

DESSINS PAR R.R.

Introduction :

P'tite story de la fin (espérée) de mon passage à la fac. J'aurais pu raconter l'occup du Théâtre des Passerelles en 2023, celle très courte de 2024 pour la mobilisation pour le peuple palestinien ou les blocages de la fac pendant la réforme des retraites et même après, ou encore les 10 000 AG un peu chiantes avec les syndicats et cie, ou les fripes, cantines et tables de presse trop cool avec la Copainerie Autonome. Mais ce sera pour une autre fois, peut-être sous la plume des potes ce coup-ci. Non, dans ce zine, vous allez retrouver l'historique d'une initiative un peu perso de ma L3, où j'essaie d'interroger le cadre de l'enseignement universitaire, et plus particulièrement de la philosophie. Rien de fou, mais je voulais garder une trace de ça. J'espère que ça va être aussi intéressant à lire, ça dépend de pour qui j'imagine. Faut s'attendre à du contenu intello, pas trop non plus, mais qui pose des questions à ceux qui sont censé·es adorer se casser la tête.



Novembre 2024

[Ce texte et d'autres disponibles sur 100noms.noblogs.org]



ZINE « TOWARD DESTRUCTION OF SCHOOLING »

LIVRE « JOIE MILITANTE »

ZINE « LE MILITANTISME, STADE SUPRÊME DE L'ALIÉNATION »

MUSIQUE « 12H53 » DE JOEY GLUTEN

ZINE « BRÛLE TON ÉCOLE »

PARTICIPER À DES GROUPES D'ÉDUCATION POPULAIRE.

GENRE À LILLE, Y A DES DISCUSSIONS AU CENTRE CULTUREL LIBERTAIRE, DES ARPENTAGES FÉMINISTES CHEZ VIOLETTE, DES TRUCS GRATUITS DANS DES CAFÉS GENRE AUX SARRAZINS, AU CIRQUE, ORGANISÉS PAR L'OFFENSIVE ET PLEINS DE COLLECTIFS ÉCLECTIQUES. SUR DÉMOSPHÈRE LILLE, OU INDYMÉDIA, Y A DES AGENDAS QUI METTENT EN AVANT ÇA. ET PIS JUSTE EN TRAÎNANT À L'ANAMORPHOSE ET AU CENTRE J'EN SUIS J'Y RESTE ON APPREND DES TRUCS.

SÛREMENT D'AUTRE TRUCS ET SINON SENTEZ-VOUS LA LÉGITIMITÉ DE LE FAIRE. MAIS SURTOUT, AGISSEZ BORDEL. C'EST BON, ON A ASSEZ DE THÉORIE AU BOUT D'UN MOMENT. VOILÀ, MOI JE ME CASSE, CE ZINE EST TROP LONG ET PERSONNE VA LE LIRE MDR

de Diogène manque d'applications plus larges, directement comme ça aurait pu l'être avec l'organisation d'une communauté ou d'outils en ce sens permettant l'émancipation d'autrui, indirectement en sabotant plus radicalement la vie de la société autour de lui. L'hypocrisie que dénonce tant Diogène chez les autres philosophes se retrouve chez lui par un manque de moyen entreprit pour combattre ce qui lui posait problème. Pas assez de lutte gros.

Sommaire :



1. Moi et La Philo
2. Contre La philosophie universitaire
3. Pour une autre philosophie
4. Je vous emmerde
5. Réaction du public
6. Projet de recherche
7. Conclusion sur La philosophie
8. Ouverture sur Le mouvement étudiant
9. C T KI DIOGENE ?
10. Encore des trucs à Lire (et des trucs à faire ?)



J'ai kiffé la philo à partir du lycée, pas trop avant. Je jurais plutôt par les sciences dures : les sciences sociales et matières littéraires étaient un peu mises de côté (genre l'histoire, beurk). Je me suis engagé-e en filière Scientifique au lycée, sans vraiment que la question ne se pose pour mes parents « parce que c'est la seule qui va te donner un travail ». Moi ça m'allait. En parallèle, je m'intéressais à beaucoup de trucs. Je lisais, presque de tout, j'écrivais aussi, et j'aimais bien faire des trucs d'intello, genre réfléchir et poser des questions chiantes, « inutiles parce que pas dans le programme ». Bref, mes centres d'intérêt ont un peu changé au lycée. En première, j'ai demandé à suivre une option philo en plus de mes cours. Ça n'existait pas, ça n'était pas prévu que je puisse m'intéresser à la biologie et à pourquoi j'existe (ce qui c'est un peu amélioré avec la disparition des filières, mais on est encore très loin de ce que j'espère voir un jour). Mais je m'entendais bien avec le directeur et les profs, à force de m'infiltrer dans toutes les réunions, tous les clubs, tous les conseils de

regards sur le soleil et la lune, mais ne pas remarquer ce qui se passe à leurs pieds; les orateurs mettre tout leur zèle à parler de la justice, mais point du tout la pratiquer, et encore les philosophes blâmer l'argent, mais le chérir par-dessus tout ».

Bref, un punkach un peu stylé tard l'époque mais aussi un gros con buté.

L'idée que j'en ai n'est pas d'en faire une idole de plus. Je pense sincèrement que ça devait être un sale type, insupportable au quotidien, incapable de concessions et de la vie en communauté. Réintroduire sa figure dans le monde philosophique est une provocation qui m'attire, parce qu'il donne une tout autre image du philosophe, bien loin du génie maudit qui fait bander les carriéristes académiques de la philosophie. Je ne saurais personnellement me réclamer du cynisme, même si j'en pratique assurément (ne le prenez pas trop personnellement d'ailleurs, mais un peu quand même). Une nouvelle figure Diogènesque, puisque l'Université n'entend que les figures, ferait du bien à tout ce monde là. D'où le Néo-Diogène.

Politiquement, c'est plus compliqué. Je vois assurément certains héritages ou ressemblances dans les valeurs ou les formes de réflexions anarchistes, notamment dans les écrits queer-nihilistes et/ou anti-tech dans lesquels je me plonge actuellement (Baedan, Bash Back, Alex B...). Mais de la même façon qu'ils ne répondent pas tout à fait à mes envies, Diogène manque pour moi de perspectives communes, d'un futur désirable. La libération individuelle est assurément plaisante, mais la liberté des autres étend la mienne à l'infini, comme dirait l'autre. Aussi, les valeurs

il se redressa un peu et jeta les yeux sur Alexandre. Celui-ci, l'ayant salué, lui adressa la parole le premier pour lui demander s'il avait besoin de quelque chose : "Écarte-toi un peu du soleil!", répondit l'autre. Alexandre en fut profondément frappé, dit-on ; le philosophe le méprisait, mais lui, il admirait son dédain et sa grandeur. Alors que ses compagnons, en s'en allant, riaient et se moquaient, il leur dit : "Eh bien moi, si je n'étais pas Alexandre, je serais Diogène"

Ces provocations ont pour objectif de montrer l'absurdité des règles sociales, en dépassant les interdits.

Philosophiquement, Diogène s'inscrit dans un courant de pensée dit Cynique. Le cynisme a pour base un fort matérialisme et anti-conformisme, visant à même un terme à l'égo des puissants. La liberté est une idée centrale, obtenue par l'auto-suffisance, et non pas par un apprentissage théorique long. La vertu s'obtient en renouant lien avec la nature, en redevenant citoyen du monde.

Politiquement, certain-es le considère comme un pré-anarchiste, très individualiste et anti-civilisationnel, primitiviste. Moquant les positions élevés hiérarchiquement, prônant entre autres l'égalité homme-femme (en étant très misogyne pour autant), la négation du sacré, la suppression des armes et de la monnaie, la nullité de la propriété privée et du mariage. Il y a une volonté d'un retour naïf à un état de nature.

le Sinopéen « s'étonnant de voir les musiciens accorder les cordes de leur lyre, mais laisser désaccordées les dispositions de leur âme ; les mathématiciens fixer leurs

classe (pas que j'étais un fayot tant que ça, plutôt un fouille-merde avec un sacré égo qui aimait bien organiser des trucs). On me trouve un créneau de 2h par semaine avec les Terminales L et, même si eux se demandait bien ce que je foutais là à suivre des cours en plus, moi j'étais bien content-e.

J'aimais bien les moments où on débattaient en classe, où on essayaient de formuler des réflexions, confronter nos idées, se pencher sur des dilemmes et réfléchir à des problèmes éthiques. Pour une fois, moi qui avais surtout écouté en science, il n'y avais pas forcément qu'une bonne réponse. Je participe le plus dans ces moments là, exaspérant la patience de ma prof et de mes pseudo-camarades qui ne pensais qu'à leur bac à venir. Je n'aimais pas les dictées orales qui visaient à nous faire entrer des concepts déjà tout prêt dans la tête, qui parlaient de types morts y a longtemps longtemps, tout ça sur des sujets des fois pas concrets. Mon but, c'était de trouver des outils pour changer le monde, même si je savais pas où je voulais qu'il aille encore. Et y en avais en philo, mais pas que visiblement.

Je fais des trucs de mon côté, de la philo sauvage un peu, avec d'autres gens mais qui suivent pas le rythme de mes centres d'intérêts hyperactifs. Le cours m'aura donné envie de devenir grand philosophe, une idole. Peu importe les idées que je propose, pourvu qu'elles soient connues. Tant qu'on retient mon nom, qu'on le fasse apprendre bêtement aux générations futures. Alors, du haut de mes 16 piges, je me casse la tête à inventer de nouveaux concepts, à voler des idées à des Freud, des Pascal, des Arendt, des Nietzsche bien mort, à les déformer, les assembler pour arriver à autre chose. Les pavés énormes

incompréhensibles, je trouve ça un peu naze. Moi, ma philo elle sera artistique, pleines de schémas. Je passe des soirées, des aprem, des heures de cours et des récrés à taffer là-dessus. Je montre mes trucs à mes parents qui se demandent où je suis en train de partir, mes amis qui ne s'y intéressent pas vraiment, mes profs qui me disent que « c'est hors sujet du cours ». Mais je suis un peu fier-e. Je ne dirais pas que c'était incroyable, mais si on fouille dans mes tiroirs, je pense que tout n'est pas à jeter.

Tout s'enchaîne vite. Pour beaucoup d'autres raisons, ma santé mentale est en chute libre à la fin du lycée. Le Covid m'offre le bac sans que je n'ai à le passer, et tant mieux parce que je ne bosse plus du tout. Je n'ai jamais vraiment dû m'investir à l'école par mes facilités (= un habitus de bourgeois), mais là je ne branle vraiment rien et plutôt je fais n'importe quoi sauf ce qui faudrait. Ça se calme, et je me retrouve par hasard dans une prépa littéraire à Lille. Je n'ai alors plus aucune volonté pour les études et je suis à l'apogée de ma déprime. J'ai un regain d'intérêt en découvrant la sociologie (et même l'histoire, vive la Commune !) mais le cadre de l'hypôkagne, absolument destructeur de tout ce qui fait un individu, m'en dégoûte rapidement comme le reste. Suite à quelques péripéties plus ou moins risquées, j'obtiens mon année de justesse. Mes potes, dont ceux avec qui je devais faire une collo, se font dégager. Je n'ai absolument aucune envie de rester là mais aucune motivation pour aller ailleurs, ni même idée de quoi faire. Je débute donc une deuxième année. Une âme charitable qui a jeté son dévolu romantique sur moi (et à peu près réciproquement), et qui voit entre autres un foutage de gueule total à propos de ses aménagements handicaps, me prend sous son aile. Et nous décollons de la prépa.



Diogène de Sinope est un philosophe antique, contemporain de Platon qu'il critique ouvertement. Il est connu pour son parcours de vie étrange, vivant dans une grande jarre (ou un tonneau) dans les rues d'Athènes. Il multiplie les provocations envers les citoyens et les philosophes de l'Université. On parle d'actes obscènes de masturbation en publique mais surtout d'harcèlement éthique, avec une multitudes d'anecdotes bizarres. Il est compliqué d'analyser les raisons avec une interprétation aussi ultérieur.

Voici quelques trucs marrants :

Comme Platon avait défini l'homme comme un « bipède sans plumes », Diogène pluma un coq et l'apporta à l'école de Platon en disant : « Voici l'homme de Platon ! ».

C'est ainsi qu'on le vit un jour demander l'aumône à une statue, après quoi il répondit à ceux qui l'interrogeaient : « Je m'exerce à essayer des échecs »

Alexandre [Le Grand] lui-même qui se déplaça. Diogène se trouvait allongé au soleil. En voyant arriver tant de monde,

dans le système et de chercher à les améliorer. Outre que ça ne permet pas la critique de l'institution et ne peut que mener à du réformisme, cela limite l'imaginaire révolutionnaire des étudiants et donc leur volonté de s'engager. Cela restreint le militantisme à essayer de s'infiltrer dans le système, ou à inspirer la pitié d'autres groupes jusqu'à peut-être être entendu, mais pas respecté.

Une réponse à ça est donc de répondre directement par l'action aux manques des institutions. Le restaurant universitaire, c'est trop cher, trop petit, trop mauvais? Hop, organisation d'une cantine populaire. Les cours sont incompréhensibles, trop concentrés sur le monde du travail? Organisons-notre propre éducation, par la propagation de zines accessibles, des lectures communes, des ateliers et des discussions. Il y a une reprise en main démocratique du quotidien qui se crée, en nourrissant le sentiment de la possibilité d'agir. Il faut créer l'alternative dans les esprits et la vie, pas qu'en donner une vague idée du fin fond des écrits de Lénine, mettre en lumière que ouais, l'auto-gestion ça marche, l'économie du don aussi. Et cela s'applique sous pleins de formes actives et multiples qui ont plus de chance d'intéresser les gens.

Je ne démords pas de ma déprime, l'atterrissage à la fac est douloureux. Je ne sais pas m'occuper de moi-même, incapable de remplir un papier administratif et refusant de parler à mes parents. Je réussis tout de même à m'inscrire en L2, en philo en souvenir du bon vieux temps. Mais je n'arrive pas à suivre les cours, perdu dans le brouillard de ma tête, je ne sais même pas de quoi on parle. Je ne parle à personne, et je désespère d'autant plus d'être un échec social autant que scolaire. En plus, la réussite précédente est douteuse parce que finalement je n'ai pas été inscrit-e correctement, oubliant de choisir une UEPE de mort là. Mes examens se font dans la douleur, je griffonne quelques mots à la hâte sur mes copies, me barre dès que je peux. Je ne regarde pas mes résultats en détails, je sais que je redouble. Je ne fais pas l'effort d'aller en rattrapage, c'est la mort. Je suis en dérive totale, je ne veux pas continuer mais n'ai rien d'autre en possibilité.

Alors je recommence une L2, en l'abordant un peu plus sereinement cependant. J'ai retenu quelques vagues notions de cette année échouée, mes facilités (naturelles bien sûr!!!!) reprennent leurs habitudes et si je ne travaille toujours pas beaucoup, je fais quelque chose. Mon moral va mieux, pas tant grâce à la fac qui reste un gros point noir dans mon quotidien, mais parce que je règle des problèmes perso, je me construis une petite vie et un réseau social à Lille, j'emménage pour vivre avec l'ange qui m'a sorti des griffes de la prépa. La vie n'est pas douce, mais elle s'anime doucement. Le quotidien à l'université s'éclaire même d'un coup alors que le mouvement de protestation contre la réforme des retraites s'y propage. Grève, blocage, sabotage ! C'est surtout une occupation qui

va me faire passer le plus de temps à la fac (mettez le chauffage dans les amphis la nuit svp).

Car oui, en parallèle de tout ça, je me politise. Radicalement même, dans le sens d'un positionnement à l'extrême-gauche du prétendu cadran politique, comme d'une implication forte et exponentielle dans ma vie. Suite à ma rupture mentale au lycée, j'aborde la politique avec un point de vue très nihiliste, destructeur, persuadé de la nature mauvaise de l'Homme. Ce qui fait peur me fait vibrer pour affronter un monde qui me terrifie. L'anarchisme et ses clichés bien tenaces m'attire. Je n'y comprend rien du tout au début, je ne cherche pas à vrai dire. Si les anarchistes sont des gens qui veulent tout casser, alors je veux bien être anarchiste. Mais en fait non. Il m'arrive d'écouter en cours, et quand en prépa le terme anarchiste passe par-là, je suis tout ouïe. En histoire d'abord, je découvre la Commune de Paris, Proudhon, Louise Michel, Ravachol. Le danger, la violence, les bombes ont finalement peut-être un sens parfois. En sociologie, si on parle de beaucoup de sujets très pertinent pour la politique, mon prof cite comme un détail L'Anthropologie anarchiste de Graeber sans savoir qu'elle va devenir pendant un temps ma référence principale. En littérature aussi, si on ne parle pas concrètement d'anarchisme, beaucoup d'histoires d'auteurs viennent enrichir ces idées naissantes, notamment la rencontre avec Joseph Ponthus avant qu'il ne décède. J'accompagne le tout d'un grand nombre d'heures de recherches personnelles, sur Wikipédia, sur Youtube, sur Twitter, sur InfoLibertaire. Je lis quelques livres, en premier Qu'est-ce que l'anarchisme ? de Berkman. S'éveille en moi un nouvel idéal, une utopie qui me motive à reprendre un brin de vie petit à petit.



Je dirais bien nik les syndicats qui changent pas de méthodes, pour qui la massification est une excuse pour s'approprier du pouvoir et qui n'a pour finalité que de faire du militantisme qui ressemble à du travail à la chaîne benévole qui dégoûte de la politique la plupart des gens qui y passe. Mais je vais essayer de m'en restreindre à une analyse « philosophique ».

Un conseil serait d'adopter une position anti-universitaire. Cela peut sembler paradoxale, contre-intuitif à des étudiants de se positionner contre leur quotidien, mais c'est potentiellement la seule manière d'échapper à l'enfermement et l'assimilation de la lutte. On retrouve généralement chez les syndicats ou autres groupes politiques qui veulent agir sur la fac, même les plus radicaux, l'idée de partir des conditions de vie actuelles

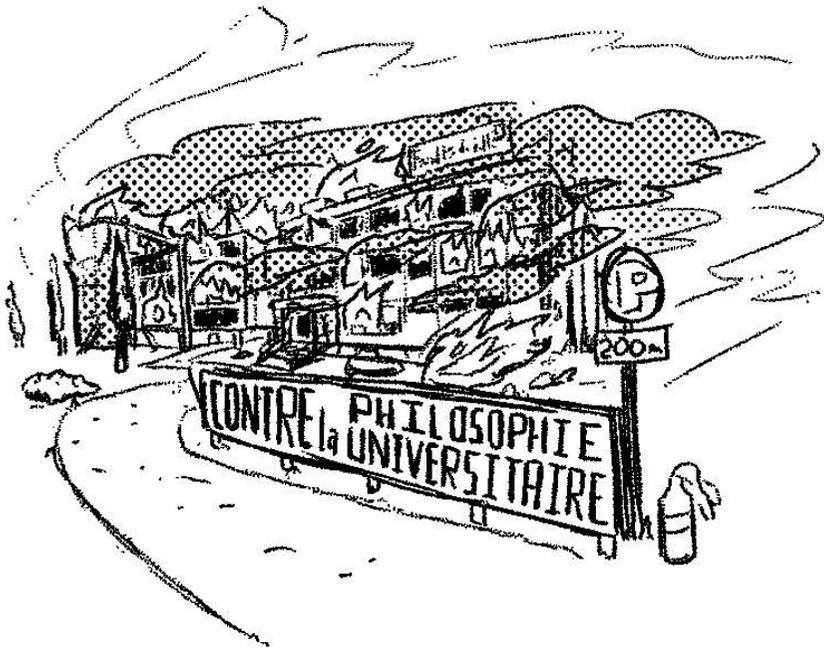
l'université sont moins connus que ceux qui y restent, plus de chances de tomber dans l'oubli si tu ne respectes pas les codes du système.

Enfin une sur sa performativité (même chose que forme?) :

Feindre une ignorance, peu importe ce qui s'y passe, peu importe l'intérêt que peut avoir la philosophie, sa force pour provoquer le changement social étant moindre, il faudrait utiliser d'autres moyens comme l'action directe, la propagande par les médias et l'organisation révolutionnaire ? C'est un constat que je ferais avec regret en ce cas, car je pense que la construction d'un avis politique complexe entend faire intervenir des fondements philosophiques.

Il y a une nécessité à trouver le point d'équilibre entre formulation théorique et travail révolutionnaire, le moment où la recherche philosophique passe de formatrice à contre-productive. Et en même temps, le paradoxe est de ne pas passer trop de temps à le chercher où sinon on le franchira certainement.

Bon, et la philosophie là dedans ? J'ai croisé sans le voir un professeur de philo en 2ème année de prépa franchement anarchiste qui aurait pu me donner quelques noms sympas, mais j'étais alors trop dans le mal pour réceptionner quoi que ce soit. A la fac, si quelques profs semblent bien de gauche, tous semblent bien contenus dans ce cadre, ce rôle qui est le leur. Pas même un indice d'une volonté de changer un peu l'ordre des choses dans l'instant présent, alors qu'un « je n'aime pas la frontière prof-élève, vous pouvez me tutoyer » aurait suffi à mon intérêt. Bien sûr, j'ai eu des discussions politiques très intéressantes avec certains, apprécié-e les traits d'esprit anticapitalistes d'autres en cours. Mais c'était et c'est insuffisant. Alors arrivé-e en L3, j'ai décidé d'essayer un truc, que je vous laisse découvrir par la suite.



Les 3 textes qui vont suivre ont été écrits dans un contexte et avec un objectif particulier (décrit en 5.) qui ne décrivent pas parfaitement mes réflexions mais qui gardent un certain intérêt général je trouve. Faites vous donc un avis :

En tant qu'élève, je donne certainement l'impression que je n'aime pas la philosophie, mais c'est faux. Je n'aime pas le cadre dans lequel elle est instituée, prisonnière. De mon point de vue, la philosophie universitaire est la mort de la philosophie.

La philosophie universitaire est autoritaire. L'enseignement de la philosophie aujourd'hui semble bien

d'exécution nécessite certains privilèges, donc des hiérarchies sociales incompatibles avec l'organisation anarchiste ? Foucault ?

Une philosophie à conserver en partie, avec des parties à rejeter ? Ethique = ok sous conditions, métaphysique dégage. Deleuze ?

Une reformulation de la philosophie à généraliser, comme cette vision d'une philosophie omniprésente dans les mots les plus vulgaires aux phrases les mieux faites ? Nik l'académie et la scolastique ? Nietzsche ?

D'autres sur sa forme actuelle dans la société :

Pratiquer une philosophie dans des conditions différentes, plus en accord avec des valeurs anti-autoritaires ? C'est à dire, déjà, la sortir de l'université, reprendre des éléments de « Pour une Autre Philosophie » qui deviendrait un mélange d'éducation populaire consentie sans objectif d'emploi quelconque, plutôt un enrichissement personnel ou qu'on estime nécessaire à la vie

Une philosophie mise de côté de manière éphémère pour prendre en compte la situation politique, ou tout du moins activement mise au service du changement de celle-ci ? Trop prisonnière de l'Université, la philosophie est enfermée dans ce cadre et tout ce qui en sort en garde la forme. Il s'agit alors de cracher dessus plus ou moins fortement en incitant plutôt à se pencher sur des problèmes concrets. Pour autant, on conserve un intérêt pour la chose On retrouve ce portrait chez des révolutionnaires comme Sub-Commandante Marcos, mais on imagine bien que la plupart des individus qui quittent

qu'on lise Spinoza dans un squat, ou que les femmes du Rojava débattent sur du Chomsky. J'ai même eu des discussions philosophiques très intéressantes avec un SDF qui lisait Le Léviathan, et pourtant Dieu seul sait à quel point je ne supporte pas Hobbes. Je ne supporte pas Hobbes, mais comme je ne supporte pas Chomsky, Thoreau, Marx, Fraser, Bookchin, Bourdieu, Foucault, Arendt, Butler, Kropotkine et tous les autres quand on me les propose à l'université. Quand leur usage n'est pas uniquement philosophique mais de même à approfondir la fracture sociale, à infliger des violences symboliques par la domination d'un capital culturel, à former de prétendues élites technocratiques qui auraient alors plus de mérite d'occuper des places privilégiées, des postes de pouvoir. Non pas que les profs soient le rôle social le plus en vogue ici bas, bien qu'il faut être conscient de cette participation volontaire ou non à l'exploitation et l'oppression de ce qui n'est pas universitaire, mais plutôt ce 1 % de philosophes qui sortent du lot, qui font le tour des plateaux TV, gagnent de quoi bien vivre avec leurs bouquins qui ne valent pas mieux que d'autres, qui se font un nom. L'industrie universitaire gâche des tas de vies dans sa volonté de produire des idoles, bien que ça ne soit pas son seul rôle.

Bref, j'ai déjà beaucoup parlé de ce qui ne me convenait pas à l'université et à sa vision de la philosophie

Des points de vue très approximatifs sur les fondements de la philosophie que je ne vois pas vraiment l'intérêt de développer mais dont je notifie l'existence :

Un rejet total de la philosophie comme un objectif inatteignable, une recherche infinie dont les conditions

loin de l'Académie de Platon ou même de l'Université fondée au Moyen-Âge, encore que ces modèles étaient loin d'être parfaits. Des élèves assis par centaines à écouter un professeur qui doit s'en tenir à un programme lui interdisant l'expression de ses positions, quelle honte ! Tout ça pour que les étudiants puissent obtenir des diplômes (ou pas !) qui leur serviront à "chercher", enfermés dans un petit monde universitaire qui ne se lit que soi-même et n'entre pas en interaction avec le reste du monde, ou à devenir à leur tour enseignant soumis aux mêmes diktats. Et ainsi de suite. Dans ce cercle infernal, où est le débat ? Où est la réflexion ? On n'apprend pas à philosopher mais à imiter la philosophie, à simuler des raisonnements que nous n'avons pas vraiment. Ayons le par cœur en horreur ! « La fac m'a apporté pleins de notions mais à terni ma réflexion » vous dira un autre étudiant. Ceux qui transmettent le savoir ont tous la même position sociale, ce qui est un biais extrêmement conséquent pour comprendre les choses. De plus, il est évident que l'on ne traite qu'un champ restreint d'auteurs, ceux validés par l'académie, la grande majorité issus de la culture européenne, et aussi principalement des hommes. Les paradigmes/points de vues abordés viennent tous du même endroit. L'éducation reproduit sur nous les tares que l'enseignement de la philosophie a eu, et nous demande de reproduire ce schéma pour "progresser". Le format des examens est d'autant plus atroce, outre le stress évident et autres infamies économiques, qu'il ne met pas l'individu en condition réelle par rapport au travail qu'il est censé accomplir plus tard. Loin d'être enfermé dans une salle, isolé, le "philosophe" est celui qui échange avec autrui, qui à accès au maximum d'informations. La philosophie est un développement personnel qui permet d'aboutir à des réflexions, pas un ensemble de règles imposées,

normalisées, standardisées. Le monde du travail ruine le monde philosophique. Réussir une licence de philosophie demande plus du capital culturel que de la véritable réflexion (ou impose une forme trop précise à celle-ci), et est en ce sens classiste. Nous qui allons participer à construire le monde de demain, choisissons les sujets qui nous importent et comment les traiter !

La philosophie universitaire est le culte de l'inaction. Celui qui pratique la philosophie n'est pas censé se laisser moisir dans un bureau ou même dans l'arrière-place d'une bibliothèque (bien qu'il puisse y passer souvent). La philosophie doit être le fondement de notre action sur le monde, ce qui nous permet d'élever notre niveau de conscience et de ce qui nous entoure, de nous plonger dans des dilemmes moraux réalistes et actuels, de trouver des solutions à des problèmes de société. Il faut faire le triste constat que la philosophie a été déconnectée du politique contrairement à ce qu'il pouvait en être en Grèce antique. Et c'est inacceptable. N'y a-t-il pas une volonté d'éloigner ceux qui traitent de questions morales, contrairement à ceux qui parlent économie, du pouvoir politique ? Je pose ça là mais notre passivité face aux déroulements des événements en arrange certains plus que d'autres évidemment. Et ceux qui se réclament philosophes médiatiquement n'ont pas grand chose à voir avec ce que j'entends de la Philosophie. J'entend par là les Finkielkraut, les Enthoven, les Onfray et autres Bernard-Henri-Lévy, qui sont tous fortement critiquables et pas toujours exactement pour les mêmes raisons. Globalement, ils utilisent la philosophie comme un outil de mise en scène de leur égo, vomissant un mélange informe de notions philosophiques mal comprises sur lesquelles aucun journaliste n'ose revenir car ils n'y connaissent rien. Ils

l'intégralité de notre code génétique... D'ailleurs les critiques développées ici peuvent se transposer à tout un tas de champs scientifiques, qu'elles soient naturelles ou humaines, qui cherchent à s'approfondir. Je comprends qu'on puisse y consacrer sa vie, car tout cela est fort intéressant. Mais aussi très déconnecté du quotidien, et finalement du réel. Bien sûr, loin de moi l'idée de vouloir ordonner de ne pas s'y consacrer un seul instant, de ne se vouer qu'à la lutte la plus pure (est-ce que ça aurait un sens même?). Mais il y a une nécessité de rendre compte de ce qu'on sacrifie pour pouvoir exercer cette activité, du cadre dans laquelle elle se pratique et tout ce qu'elle demande, comme quand notre petit pote Platon sort la nécessité d'avoir des esclaves pour subvenir aux besoins primaires des philosophes afin que ceux-ci puissent réfléchir en paix. Ou encore des idées paradoxales que les pratiquants peuvent entretenir en parallèle de cette activité, comme quand notre cher Heidegger soutient le parti Nazi et malgré lui ses idées/actions anti-intellectualistes bien ancrées dans le réel. Et mon problème, si on ne l'a pas encore compris, est que j'estime que les conditions d'exercice de la philosophie aujourd'hui ne sont pas du tout satisfaisantes avec les valeurs anti-autoritaires que je porte, et remettent en question mon intérêt même à la philosophie.

Parce que le plus gros problème de la philosophie, c'est le cadre dans lequel elle s'insère aujourd'hui. J'ai passé beaucoup de temps précédemment à décrire les tares de l'Université françaises, et encore de manière très superficielle, mais le problème est bien plus large car il concerne le capitalisme, qui lui s'étend sur quasiment toutes la planète et dans presque l'intégralité des aspects de notre vie. Bizarrement, j'ai moins de mal à apprécier



Cette partie est la plus susceptible de changer, donc je vais donner plusieurs pistes de conclusion, sans forcément m'avancer totalement sur une je dirais.

De ce que j'en perçois, la philosophie est belle par définition. Elle est belle comme un art, bien qu'elle se travaille comme une science. Elle est utile comme est utile l'étude d'astres à des millénaires des nôtres, des fossiles de créatures ayant vécu il y a des millions d'années, de langues parlées par très peu d'individus, du secret de

usent d'un capital culturel acquis durant un parcours académique bourratif et bourgeois (pas complètement pour Onfray), duquel ils ne sont sortis que pour se prendre en photo lors de leurs voyages de tourisme autour de la misère. Ils enchaînent les polémiques télévisées pour vendre leurs trop nombreux livres qui transforment des réflexions critiques de la société en larmoyante tribune pour leur position de privilégiés, menant à l'apparition dans le discours public du racisme anti-blanc et autres analyses ultra-autocentrées.

La philosophie universitaire est déconnectée de la réalité. Et en cela, ça en fait une discipline petit bourgeois. Pas que les étudiants ou les professeurs le soient, loin de là justement. Une raison de plus de se révolter. J'accuse le cadre encore une fois, pas la philosophie dans son essence. Le fait de traiter à égalité les sujets de la philosophie est un problème, il faut considérer la nécessité de traiter les questions éthiques, politiques et de relations humaines en amont des autres. Non pas que la métaphysique, la philosophie de l'art ou médiévale soient dépourvus d'intérêt, loin de là. Mais il faut reconnaître la priorité aux champs réflexifs qui permettent un changement de la situation politique (qui est dramatique, soi dit en passant, ne serais-ce que du point de vue de l'enseignement de la philosophie). En traitant les théories de la justice de la manière que l'on traite la question du geste artistique, on met au même niveau l'importance de vies humaines et la réalisation d'une toile. Encore une fois, pas que ce n'est pas intéressant, mais il est scandaleux que nous soyons les seul-es à avoir le privilège de se poser ces réflexions quand d'autres se demandent ce qu'ils vont pouvoir manger ce soir ou s'ils seront en vie demain. Outre apprendre comment philosopher, rappelons-nous pourquoi il faut

philosopher. A quoi bon être aussi cultivé, avoir un intérieur si riche, si c'est pour laisser pauvre et vide ce qui est autour de nous ? Et même plus que des mots, cela demande des actes. Car à laisser exister les inégalités voir les empirer, nous privons une partie de la population d'accès au savoir. Et ça, c'est vraiment contre-philosophique.

La philosophie universitaire est excluante. L'accès aux études doit être garanti à tous. Et pas n'importe comment ! Les campus universitaires sont pour certains des lieux de souffrance où se hâtent des étudiant·es qui ne s'adressent même pas la parole, focus pour ne pas rater des cours qui se déroulent à des heures où ils feraient mieux de dormir encore et avide de partir le plus rapidement possible après avoir notés des cours magistraux auxquels ils ne portent pas d'intérêt. Alors qu'il serait amplement satisfaisant pour tous, professeur·es et élèves, que l'on étudie n'ont pas par obligation économique mais par amour du savoir, que les emplois du temps ne soient pas des pré-horaires de travail mais des créneaux ouverts, pour inciter à la discussion autour d'un sujet qui intéresse les gens plutôt que d'une transmission forcée d'informations vide de sens. Et surtout, que ces réflexions ne soient pas qu'accessibles à une minorité d'individus caractérisés comme étudiant·es. Que les portes soient ouvertes au plus de monde possible, aux sans-papiers, aux ouvrier·es en fin de journée, aux parents accompagnés de leurs enfants, à ceux qui n'ont jamais ouverts un bouquin ou pas de quoi s'en acheter un ! Diminuer l'expression des étudiant·es, les rendre passif·ves, préoccupé·es par un quotidien excessif et demandant une constante attention, isolés au milieu de la foule, est un moyen de les rendre plus maîtrisables. Tout ça demande

Ivan Illich :

- Ivan Illich, *Une société sans Ecole*, 1971

- Ivan Illich, *La convivialité*, 1973

- Jacques Rancière, *Le philosophe et ses pauvres*

- Michel Foucault, *Surveiller et Punir*

- Pierre Clastres, *La société contre l'État*

- John Langshaw Austin, *Quand dire c'est faire*

- Sam Bourcier, *Homo incorporated : le triangle et la licorne qui pète*

- Sous-Commandant Marcos, *Ethique et politique*

- Murray Bookchin, *Pour un municipalisme libertaire*

[Ce projet de recherche sera potentiellement transformé dans un autre zine moins personnel que celui-ci, qui pourrait s'appeler « Nik la Fac » par exemple]

à un moment estimer avoir assez cherché pour s'attaquer concrètement, et surtout d'une toute autre manière, aux problèmes qu'il a analysé. Il serait potentiellement aussi intéressant de faire une méta-critique de la manière dont cette démarche de chercher (qui comprend rentrer dans certaines normes et entrer dans une certaine communauté) tout en dénonçant cette dernière doit confronter les critiques soulevées par un tel paradoxe.

Bibliographie

Pierre Bourdieu :

- Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les héritiers* :

Les étudiants et la culture 1964

- Pierre Bourdieu, *Homo Academicus*, 1984

- Pierre Bourdieu, *Méditations Pascaliennes*, 1997

- Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, 1998

sur le long terme un changement architectural, à l'inverse de ce qui se fait depuis post-mai 68 de construire des universités qui empêchent la mobilisation étudiante, pour mettre en place une université véritablement ouverte et libre. Rendons vivant le campus en y multipliant les activités, agréable/vivable pour les étudiant-es (accessible pour les personnes handies, inclusif pour les personnes queer et racisé-es, intergénérationnel pour faire société). Contre la philosophie universitaire, proposons une philosophie populaire ! (Pour plus d'idées sur ce point, se renseigner sur l'histoire de Lille O)

La philosophie universitaire est élitiste. On en revient à la question de la priorisation des sujets, mais au niveau de l'individu cette fois. Il me semble difficilement acceptable de mettre en avant des idées écrites par des philosophes ayant commis des actes inhumains, ou tout du moins, cela demande de le prendre en compte dans l'étude de celui-ci. Comme on ne peut séparer l'homme de l'artiste, ne séparons pas la philosophie de celui qui l'écrit, et surtout de ses actions. Il est consternant d'étudier Heidegger sans lier son œuvre au nazisme qu'il a fidèlement soutenu et à la nécessité de combattre un tel détournement de la philosophie (détour si fort que malgré son adhésion au NSDAP, l'anti-intellectualisme fasciste du parti l'empêche d'enseigner en 1944). De même, et c'est à relier avec ce que je viens de dire, on met bien trop l'accent sur les individus plus que les courants, paradoxalement. Comme si seuls, ils étaient des génies créateurs de toute philosophie, alors qu'il s'agit évidemment d'entraide, de partage de savoirs, d'expériences, de thèses... Pour prendre un exemple qui me parle plus, quand on parle de théorie anarchiste, aucun des courants ne porte le nom d'un individu, les différentes

idées sont décrites par leurs attributs (mutualisme, insurrectionnalisme, féminisme, nihilisme...) ce que en soi, la philosophie fait plutôt bien aussi, à quelques exceptions près (platonisme, épicurisme, cartésianisme...). Mon point est que la majorité des anarchistes, en s'intéressant à ces questions, se voit dans la nécessité de rejeter Proudhon, considéré comme le père de l'anarchisme. Si on s'en tient à sa théorie, pas de véritable opposition avec l'anarchisme (encore que), mais il s'avère que Proudhon était profondément antisémite et misogyne. Et en cela, il n'est pas en accord avec les principes anarchistes. Cette méthode de réflexion me semble transposable à la philosophie, notamment quand des philosophes soutiennent des idéologies qui mettent en danger la pratique même de la philosophie. Sachons aimer la théorie tout en brûlant nos idoles !

La philosophie universitaire est contre la solidarité. Avec ces élites en tête, nous avons l'impression que la meilleure chose qui puisse nous arriver est de finir comme eux, reconnu-es et immortel-les à travers le papier. Alors on est poussé à mettre son nom partout, à chercher des termes saugrenus et incompréhensibles pour se rendre original, à garder ses idées pour soi voire à voler celles d'un collègue. Travaillons ensemble ! Entre étudiants, mais aussi avec les professeurs et pas seulement ! La philosophie doit être accessible à TOUS, sans condition, et cela demande un sacrifice immédiat de notre part, universitaires, de délaissé un temps nos questionnements sur des sujets de niches et d'agir concrètement, maintenant, pour renverser cet ordre établi qui tue la philosophie. Faisons le choix de ne pas chercher à être le meilleur mais plutôt de rendre le monde meilleur. Organisons-nous ! On pourrait commencer par créer une

milieu universitaire, et notamment enseigné la philosophie, avant de s'orienter vers la praxis, c'est à dire l'action révolutionnaire armée pour lui. L'exploration de cette hypothèse de réponse au problème donné nous amènera à établir un moment, un seuil ou encore des conditions matérielles à partir duquel la théorie prend trop de place dans la vie d'un individu pour qu'il puisse espérer participer au changement. Quand peut-on agir ?

Quelles sont les implications de cette hypothèse ?

Ce projet est essentiel puisqu'il interroge le format même de la recherche en se prétendant en être. En cherchant les limites de ce que peut apporter la recherche universitaire à un renversement des normes, le point de basculement où la praxis devient nécessaire, il ouvre la possibilité, voir la nécessité, à ce que la recherche qui se veut performative cesse d'en être. Que le chercheur puisse

certaines comme philosophe social, qui non seulement à vécu une vie en accord avec ses valeurs de socialiste radical, mais qui a aussi produit une théorie dont se réclame directement le mouvement communaliste du Rojava, le soulèvement armé kurde actuel.

Enfin il s'agira de dépasser l'analyse de Bourdieu, de Foucault et même de Illich, et de s'attarder sur ce qui existe en dehors du monde universitaire, plus précisément ce qui en sort en l'abandonnant. Les expériences rapportées par Sam Bourcier, conférencier à l'université de Lille, très critique sur l'université et lui donnant une place très marginal, menacé car interrogeant les privilèges de ceux qui produisent le savoir. Plus radical encore, le parcours du Sous-Commandant Marcos, figure révolutionnaire actuelle du mouvement zapatiste dans la zone autonome du Chiapas, au Mexique, qui a brillé dans le

Association des Étudiants en Philosophie (sur le modèle de celle qui existe en Histoire)? Ce serait la moindre des choses et si j'espère bien plus, ça pourrait être un début pour les plus frileux.

Vous pouvez être en désaccord avec certains points de ce texte. J'ai moi-même, bien sûr, quelques réserves et doutes. Je me répète mais ne prenez pas ce texte personnellement, que vous soyez professeur ou étudiant. Je ne critique pas la philosophie mais la structure qui la rend systématiquement vaine et désagréable. Les seules bonnes expériences philosophiques que j'ai eu sont celles qui dépassent ce cadre, souvent aussi faites par certains d'entre vous (comme Syzestein, qui me semble une bonne chose, simplement ça pourrait représenter la majorité de notre temps d'études plutôt qu'une heure sur un créneau de repas). Et j'ai confiance en ceux qui font l'effort de se poser autant de questions. Nous avons les réflexions, il ne manque que les actes. Agissons !

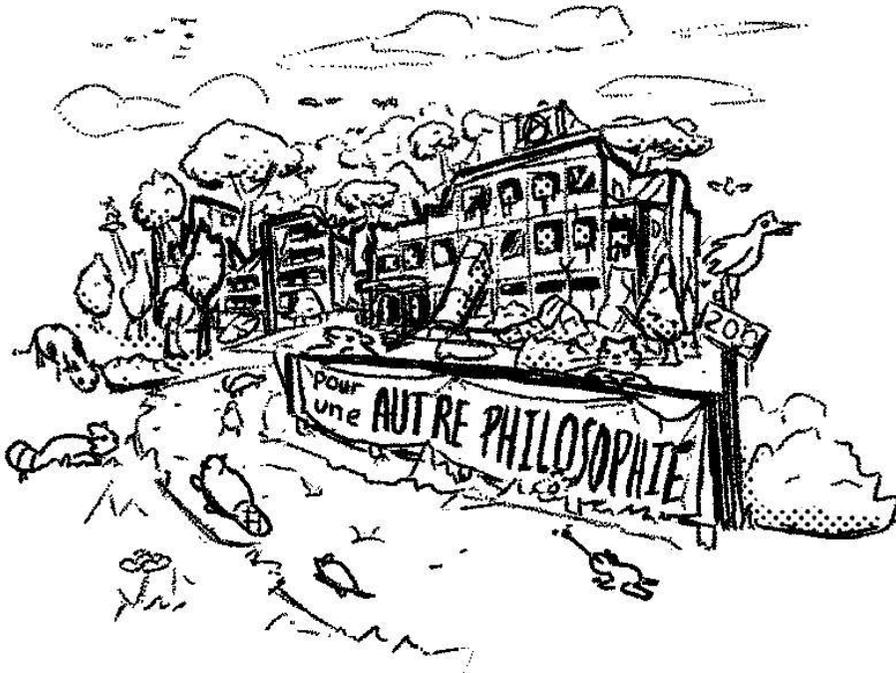
Cet avis est valable pour d'autres domaines que la philosophie bien sûr, à quelques variantes près.

Diogène 2.0

Pour donner votre avis (parce qu'on pense qu'il est important) :

anararebackatfac@protonmail.com

[L'adresse mail notée ici est désormais inactive]



Si une simple critique ne vous convainc pas de la désespérante nécessité d'agir, peut-être que la proposition plus claire d'un autre fonctionnement vous donnera l'espoir d'agir et d'aller vers une nouvelle philosophie. Ou alors le capitalisme et sa corruption auront eu raison de vous, en vous aliénant si fortement par le travail et par l'usine à adulte qu'est l'école, que vous n'êtes plus en mesure d'accepter des alternatives concrètes au quotidien destructeur pour vous et pour les autres qu'il nous impose à tous. Mais passons. Qu'est-ce que nous pourrions imaginer ?

déterministe qui ne pense ni la liberté, ni le changement possible.

Quelle hypothèse de réponse ?

On pourra essayer de prendre la mesure de l'impact que peuvent avoir des théories politiques formulées dans un cadre universitaire. Une possibilité est que ce qui se formule au sein des structures peut avoir un effet sur ce qui se fait au sein des structures ; par exemple comment la notion de capacités de Sen a pu redéfinir juridiquement la situation d'handicapé dans l'Union Européenne ; mais ne peuvent remettre en cause ces structures. Dès lors, les idées révolutionnaires, si elles peuvent s'exprimer dans un cadre universitaire, ne pourrait être performative qu'en sortant de celui-ci. On se penchera sur le cas ambiguë de Murray Bookchin, considéré par

et de produire des outils pour y répondre. Certains vont plus loin dans la rupture avec la philosophie traditionnelle, on retrouve Foucault, mais aussi Judith Butler et autres post-modernistes. Tout cela vient à dénoncer la position scolastique de la philosophie, déconnectée du monde et alors nécessitant des privilèges à ceux qui la pratique selon Bourdieu. Dès lors, le problème de la philosophie est de ne pas interroger les conditions sociales de production de la philosophie. Est-il possible de formuler des idées en évitant cet écueil, et comment si c'est le cas ? Ne peut-on pas faire des critiques similaires même à ceux qui font de la philosophie sociale ? Des critiques adressés à Bourdieu, par Rancière particulièrement sans pour autant que ce dernier ne semble échapper à ce qu'il critique, note qu'il écrit toujours de manière très érudite avec beaucoup de références philosophiques, pour donner une théorie

Il n'y a pas qu'une seule idée qu'on peut se faire de la philosophie. Étudiants ou professeurs, nous ne sommes pas là pour les mêmes raisons. S'il me semble évident de critiquer une philosophie institutionnalisée autodestructrice, il est nécessaire d'accepter que chacun puisse y trouver son compte dans une multiplicité de la pratique philosophique. Aussi, s'il faut contenter ceux pour qui la philosophie est un art voué à créer des concepts (tout en évitant de créer une culture bourgeoise à même d'asseoir un pouvoir, il faut y veiller), ceux qui y voient une science nécessaire à l'approche du savoir ou une recherche de la sagesse (tout en évitant d'en faire une source de dogmatisme à même d'exclure les pensées marginales) et ceux, dont je fais partie, qui y voient majoritairement un ensemble de méthode à usage critique envers les différentes visions du monde qu'on peut y cataloguer (donc contre un apprentissage idéologique de la philosophie soumis au pouvoir politique), il faut nécessairement une multiplicité de fond comme de forme à l'inverse de notre fonctionnement monolithique actuel. C'est pourquoi ma proposition pour une autre philosophie sera anti-autoritaire, anti-étatique par extension

Pour que la philosophie ne soit pas autoritaire mais plutôt libertaire, il nous faut agir en priorité sur le système hiérarchique. Nous pourrions nous débarrasser en premier temps de la distinction maître/élève. Cette aberration pour l'Éducation Nationale Française a pourtant existé et existe encore en de nombreuses places, bien plus restreintes que notre bon vieux système bien cadré cependant. Par exemple, les écoles démocratiques qui suivent un modèle Sudbury en France, il y en a une à Lille notamment, sont intéressantes, bien qu'actuellement réservées à une élite bourgeoise car privées, et même en dehors de ça beaucoup

trop formelle et productiviste pour simplement vouloir les généraliser, car toujours à l'idée de servir le système. Ce ne sont en fait que des dérives libérales de l'Ecole Moderne fondée par le pédagogue anarchiste Fransisco Ferrer qui avait comme objectif politique non pas de se rendre marchandable au monde du travail mais plutôt au contraire une « éducation intégrale » ayant pour objectif de rendre l'individu le plus autonome possible. Nous avons chacun d'entre nous des compétences, des connaissances, des capacités intéressantes pour autrui que nous serions à même d'enseigner, ou plutôt de transmettre. Cette conception entraîne aussitôt la chute d'une autre hiérarchie non nécessaire, celle de la légitimité du savoir qui est défini aujourd'hui non pas par son utilité mais par l'imposition d'un pouvoir et de sa conservation (Bourdieu parlera de capital culturel). Plutôt que l'existence d'une entité éducatrice dépendante d'un État à même de nous faire toutes la propagande qu'il souhaite, les sujets abordés seront au bon vouloir de ce que veulent transmettre les personnes, et l'écoute qui en résulte sera au choix du nombre de personnes qui viendront tendre l'oreille. Si vous croyez ça impossible, je vous incite à consulter le programme de la Rentrée Anarchiste de 2023 sur le site Indymédia Lille ou celui des Rencontres Internationales Anti-Autoritaires de Saint-Imier sur Anarchy2023. Ce sont même des choses qui se font couramment dans certains lieux à Lille, comme le CCL, le Centre J'en Suis J'y Reste ou l'Offensive. Et je vous renvoie encore vers le projet de Lille 0.

Ramené à l'université, on entrevoit une éducation pleine de vie en constante évolution, sans autre but à atteindre que de faire avancer les réflexions de tous le monde sur les sujets qui nous intéressent. Pour une

étudiantes et professorales. Bourdieu nous y invite en sortant Homo Academicus en 1984, avec son concept de Lector, qui peut tenir le commentaire académique pour un acte politique ou la critique de texte pour un fait de résistance. Pour aller plus loin dans la critique de l'école, on s'attardera sur l'analyse de Foucault et sa reprise du panoptique de Bentham ou même jusqu'à Ivan Illitch avec Sa société sans Ecole.

Pour revenir à la philosophie plus spécifiquement, il nous faudra faire un tour du côté de la philosophie sociale, qui tente de s'éloigner partiellement de la philosophie, notamment la métaphysique, pour y inclure plus de sociologie. Bourdieu y appartient, comme Jhon Rawls, Amartya Sen ou Nancy Fraser. L'objectif, comme nommé clairement par Axel Honneth, est de mettre en place une philosophie qui se penche sur les problèmes du quotidien,

et transmet cet héritage qu'il a obtenu par hasard, comme il dit, de son parcours transclasse, en envoyant ces enfants à l'ENS finalement.

Quelle stratégie peut-on proposer pour répondre à cette problématique ?

On interrogera notamment le monde universitaire et en quoi il est possible pour ce dernier d'amener une remise en question des institutions, aussi bien en tant que producteur de théories et de concepts dont l'action est limitée par le cadre même de l'université et ses codes que comme espace de rencontre et organisation militante. Si un rappel à l'histoire avec les événements de Mai 68, il semble pertinent de se pencher plus fortement sur les conséquences qui en ont découlé, sur l'organisation interne de l'Université, au niveau administratif comme architectural, et voir ce qu'il en résulte sur les mentalités

philosophie qui n'est pas évalué de quelque manière que ce soit, qui s'apprend par amour du savoir simple et qui se pratique par nécessité d'exister comme individu indépendant à même de développer son propre esprit critique. Sans diplôme à la sortie. Sans vigile à l'entrée (comme c'est surtout le cas à Lille 2). Sans notion de classe réparties par âge. Pas de pression du monde du travail, détaché de cela. Sans horaires de présence imposés, plus respectueux de l'idiosyncrasie (comme théorisé par Barthes) nécessaire à une société en bonne santé. Des formes de discussions variées, avec des outils bien différents du cours magistral (des exemples d'outils dans la brochure « Transformons nos pratiques » trouvable sur le site assoligie.org).

Pour que la philosophie ne soit pas déconnectée de la réalité mais au fait de ce qui se passe au quotidien, qui sait se remettre en question, et les sujets qu'elle aborde. Une philosophie détaché de l'élitisme bourgeois qui fait qu'elle se contente de questions bien à distance de la réalité pour plutôt s'accorder avec les besoins de l'actualité. La philosophie doit pouvoir prendre son temps pour se développer, mais elle ne peut s'exercer que dans des conditions où l'intellectualisme n'est pas opprimé par des idées fascistes, où chaque individu à les moyens d'accéder aux connaissances et aux possibilités de s'exprimer sans s'inquiéter de la nécessité de subvenir à ses besoins primaires. Sinon, il est à questionner que cela soit même de la philosophie. Il y a des valeurs essentielles à l'existence, la survie et la croissance de la philosophie. Bien sûr, on m'accusera de restreindre le champ de la philosophie mais il me semble que face à tout intellectuel, l'esprit du pyromane un peu trop fan de bibliothèque fait peur, même à Nietzsche. On ne peut faire correctement de

la philosophie dans un climat de guerre, quand la jeunesse est plutôt vu comme de la chair à canon obéissante que comme une génération future dont il faut construire la morale. La philosophie me semble nécessairement anti-militariste. De même, on ne peut s'estimer chercher le savoir quand on vit dans une société qui s'évertue à détruire les cultures d'autrui, l'anti-impérialisme comme base de la philosophie. J'irais même plus loin personnellement en proclamant la nécessité de valeurs anarchistes pour rendre la philosophie accessible et anti-autoritaire mais ce serait déjà un minimum de ne pas être anti-intellectualiste. Des valeurs que doivent porter ceux qui ont un intérêt pour la philosophie.

Pour que la philosophie soit inclusive, pour ne pas être qu'intellectualiste pour autant, il y a nécessité à favoriser l'expression de tous (tout en gardant à l'esprit le paradoxe de Popper qui entend de ne pas tolérer l'intolérance, et donc la nécessité de dégager les idées fascistes et oppressives de l'espace public). Permettre à des minorités de donner leur opinion, et ce de manière peut-être moins bien construite que ne l'aurait fait des personnes en position de force dans la société, qui aurait eu le privilège de recevoir une éducation plus formelle et conforme aux demandes classistes. C'est aussi une nécessité pour la philosophie que de se faire confronter les visions culturelles du monde et, pour se faire, d'assurer leur coexistence. Et leur expression en ne remettant pas toute la charge de travail sur quelques uns. Je sous-entend une université dont la gestion dans le moindre domaine n'est pas fait par classe sociale mais par l'ensemble de ceux qui y participent. Il est inconcevable de continuer dans cette voie élitiste si l'on souhaite rendre la philosophie mobilisable par tous et les individus libres de

Quel est le problème ?

Il s'agit d'interroger la possibilité de produire une philosophie qui amène à un changement de l'organisation sociale, qui peut avoir un impact systémique, voir radical et révolutionnaire. Il s'agit donc d'interroger la performativité de la philosophie politique. Ce sujet fait appel à Bourdieu en reconnaissant son apport à la philosophie sociale, notamment par les concept d'habitus, des multiples aspects du capital et de la violence symbolique. Le problème chez lui est le gouffre qu'on retrouve entre ce que ses théories permettent de dénoncer et la façon dont sa manière de vivre et de philosopher renforcent ce système. Lui qui dénonce l'entre-soi universitaire, le monde petit-bourgeois des écoles supérieurs, il finit par s'y faire une très bonne place en prenant son poste au Collège de France, est reconnu prestigieusement par les institutions



En petit bonus, voilà mon projet de recherche proposé pour entrer en Master, qui est un peu une version polie de ce que j'ai essayé de dénoncer. Il n'est pas forcément voué à être fait puisque ma thèse est que justement il n'y a rien à tirer du monde universitaire.

Projet de recherche

Quand dire ce n'est pas faire

Par delà Bourdieu, une philosophie sociale appliquée ?

Ou la dissonance entre une approche théorique et sa
performativité pratique

vivre et de penser. Un exemple actuel, qui essaie de se débrouiller au sein du capitalisme par de l'auto-gestion, serait le Lycée Auto-Géré de Paris. Bien sûr, on peut aller beaucoup plus loin dans la perspective en imaginant une université, si on pourrait encore l'appeler ainsi, qui ne serait pas au sein d'un monde d'institutions et qui dès lors n'aurait pas besoin d'avoir une telle administration ou une forme hiérarchique aussi absurde.

Pour que la philosophie ne soit pas élitiste mais populaire, il faudrait offrir de la vulgarisation sans pour autant nier l'existence et la pertinence de réflexions plus approfondies. Cela entend savoir se défaire du langage universitaire quand on le souhaite, sans s'y retrouver prisonnier à ne pas savoir expliquer simplement les choses. Ne plus être dépendant et producteur d'une culture bourgeoise. Pour la philosophie spécifiquement, ça entend de peut-être mettre les individus moins au centre, les noms de concepts aussi, de ne faire appel à eux que si le développement de la réflexion des participants le nécessite, et préférer à eux d'insuffler la capacité critique plutôt que l'apprentissage de termes, de dates, de personnes (bien que ce ne soit pas un problème si c'est fait, le problème est que ce soit un pré-requis). Cela n'a pas pour objectif de supprimer l'usage de pensées mais au contraire de les multiplier, de les mêler d'égal à égal avec les réflexions actuelles de tout le monde, voir de refaire découvrir des courants qu'on a tendance à mettre de côté. Personnellement, j'aimerais bien voir apparaître plus souvent des idées anarchistes, qui malgré ce qu'on peut dire, sont des concepts qui nous concernent. Que ce soit la propriété chez Proudhon, le soi chez Stirner, la liberté du corps chez Voltairine de Cleyre, l'influence des médias chez Chomsky, le travail chez Graeber, le genre chez Preciado, la

religion chez Ellul, la technologie chez Ted Kaczynski, l'organisation du territoire chez Bookchin, beaucoup d'anonymes et de pseudonymes évidemment, pour ne pas parler des idées foncièrement révolutionnaires. Et beaucoup de personnes mobilisent leurs idées sans pour autant avoir une connaissance précise de ces faits, sans nécessité de nommer l'auteur, ou un contexte excessif. Cela n'empêche pas une partie de se plonger profondément dessus, dans les détails. Il n'y a pas un objectif de rendre les réflexions moins grande mais au contraire de multiplier son expression. Je ne tiens pas particulièrement à ce que tout le monde se dise anarchiste, et surtout pas à ce que l'on se crée de l'admiration autour des noms précédemment cités. Au contraire, brûlons nos idoles qui ne sont que des Hommes avec leurs défauts. Que le Philosophe ne soit plus, que la philosophie soit accessible à tous. La lutte contre la technocratie est à faire dans tous les domaines, la politique et la philosophie en première ligne.

Pour que la philosophie soit solidaire, on peut imaginer une architecture différente, que l'université soit juste un lieu en accès libre où, qui le souhaite, peut prendre possession des outils à sa disposition pour donner un cours, faire un atelier, un débat, une écriture de roman en commun, organiser des prises de décisions politiques, faire un spectacle, un concert, une cantine, un match de foot, une soirée pyjama, du soutien aux personnes SDF, des rencontres culturelles, du bricolage, de l'art, de la science, de la philosophie ! Ne croyez pas que ça n'entend pas d'organisation. Si on peut s'attendre à la multiplication d'actions spontanés quand la possibilité est offerte, rien n'empêche de faire des programmes, des manières de

Le troisième texte n'a pas été collé, ni publié où que ce soit, juste ici. Écrit rageusement pendant un examen un peu trop long, c'était toujours mieux de griffonner mes brouillons plutôt que ma copie (ce qui est arrivé d'autres fois cependant). J'étais hésitant quant à en faire la suite officielle des autres. Pas que je ne le pensais pas, au contraire il me semblait être pertinent dans son venin, même si j'en suis moins sûr-e maintenant. Mais bon, j'avais peur d'avoir de quelconques problèmes, certain-es savaient que j'étais l'auteur et restais sympa avec moi tant que j'étais poli. Aussi, si ça faisait trop d'éclat, je pouvais faire une croix sur ma licence à valider et mon possible master. Pas que ça me fait kiffer tant que ça mais j'étais 4 ans post-bac, j'aimerais un truc pour valider que je me sois fait chier à graver autant de A cerclé sur les tables des amphis.

J'ai mené ce petit jeu sans grandes attentes derrière (et heureusement), juste je voulais mettre des mots sur les trucs qui me gênaient, en espérant trouver des gens qui ressentait de même. Après y a des moments j'avais sincèrement la rage de voir que rien ne semblait bouger ici, ça m'a venter un peu mais j'ai rien cassé promis (je croise les doigts, au cas où). Je suis désespéré-e d'éprouver l'endoctrinement des institutions, la façon dont la remise en question est impossible de l'intérieur. Mais au moins j'aurais essayé. Ça a égayé un peu une année à la fac avec trop peu de blocage à mon goût. Simplement, j'espère que, si à un moment on se retrouve dans un instant plus révolutionnaire, qui ne peut plus venir des universités semble-t-il, les gens lâcheront ces vieux murs sales encore pleins d'amiante, ou tout du moins ne les défendront-ils pas trop dans un élan contre-révolutionnaire.

J'ai pris le soin de répondre, sauf quand ils me saoulaient. Pour le deuxième, l'effervescence était moindre, il a fallu que je me contente de ça :

« Je sais que tu as mis un mail mais tu veux pas discuter par discord plutôt ? »

« Tu peux envoyer les textes complets svp ? C'est pour que je puisse me les traduire pour comprendre »

IRL, je savais que plus de gens les avaient lus. Des profs allaient même demander à un pote à moi en philo-socio, qui avait l'habitude d'ouvrir sa gueule visiblement, si c'est lui qui les avaient écrit. Personne est venu me demander à moi wesh. J'ai vu aussi des profs en décrocher, si bien qu'ils disparaissaient au bout de quelques jours. Je dirais pas les noms mais je vous retiens les rageux.

J'avais eu aussi des échos positifs. Le petit feuillet naissant du JEUL (Journal Étudiant Université de Lille) m'a demandé de lui faire une version réduite pour publier dans ses pages, les deux parties dans des numéros différents. On m'a rapporté que c'était un des trucs les mieux écrits du bouzin. Je pense que ça a boosté un peu mon lectorat mais pas de conséquences flamboyantes et émeutières. Aussi, j'ai proposé à ce que ce soit publié dans Place Philo, la revue nouvelle-née, elle aussi, qui se targuait de publier des contenus philosophiques sans censure. Iels m'ont pas répondu, mais j'ai appris par d'autres voies qu'ils avaient bien lus et que ne voulaient pas que l'on utilise leur travail pour « cracher son venin avec des idées fausses de façon facilement démontrable » ou un truc comme ça. En vrai je comprend mdr (chuis deg un peu quand même mais tkt).

réserver les salles, des inventaires du matériel, des guides bénévoles...

Je n'ai pas pour habitude de citer Marx, mais une fois n'est pas coutume. Alors je me permettrais de mettre en avant sa onzième thèse sur Feuerbach énonçant : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières, le point étant de le transformer ».

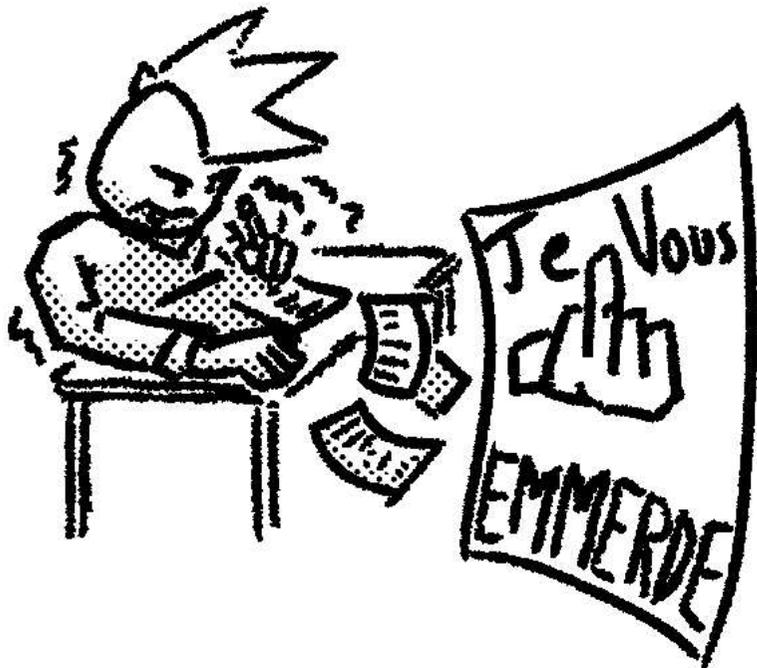
Bien sûr, il y a mille manières d'imaginer une autre philosophie et une autre université. Simplement, nous en avons perdu l'habitude, emporté dans un quotidien entêtant où on se fait guider dans des directions sans plus s'interroger pourquoi, ce qui est le comble pour des philosophes. Je vous propose donc une version qui me plairait. Quelle est la vôtre ?

Comme toujours, vous pouvez nous envoyer un mail si vous ressentez le besoin de vous exprimer. Et si vous êtes un tant soi peu stimulé par ce genre d'idée, faites le entendre autour de vous. Alors nous pourrions agir ensemble. Car un fonctionnement pareil ne sera pas soutenu par le système actuel. Il nous faut le renverser par l'action révolutionnaire sous ses formes les plus libres pour qu'un jour naisse l'espoir d'un changement.

Diogène 2.0

anararebackatfac@protonmail.com

[L'adresse mail notée ici est désormais inactive]



Après une bonne réflexion, je vous emmerde. Vous pouvez voir ce point comme l'apogée de ce qui a été collé sur ces murs cette année, vous qui aimez tant ce développement en tripartie. D'abord, une tentative de critique à peu près constructive du système actuel, puis une avancée d'idées variées pour transformer nos manières de transmettre la connaissance. Que me reste-t-il, pour vous faire réagir, si ce n'est des insultes ?

Alors oui, je vous emmerde. Dans un premier temps, vous, Éducation Nationale soumise à l'État français et donc aux affres du capitalisme. Transformer l'université en industrie avant l'heure, c'était ça votre projet ? Ben bravo, c'est réussi. Les étudiants sont à même de devenir aussi

même chose, tous le monde ne peut pas être philosophe ou faire de la philosophie non pas parce que leur classe sociale l'en empêche, mais parce que ils n'ont pas de prédispositions à en faire ou à devenir philosophe. Non tout le monde ne peut pas devenir philosophe, malheureusement. »

« La philosophie est une pratique égoïste en tant que nous cherchons des réponses d'abord pour nous-mêmes. Vous dites qu'il est scandaleux que nous ayons le temps de poser nos réflexions tandis que d'autres ne savent pas de quoi sera fait demain mais philosopher est un privilège en tant que cela demande du temps. Si vous regardez les profils sociaux-économiques des philosophes depuis l'antiquité, la grande majorité avait des positions sociales ou économiques favorables leur permettant d'avoir du temps libre pour réfléchir. Quelque part, on pourrait se demander si l'existence de la philosophie n'est pas dépendante de l'esclavage d'autres personnes qui nous fournissent de quoi économiser du temps ? »

« Les universités actuelles françaises souffrent d'un double problème. 1) Elles sont des universités d'Etat et donc sont des instruments de production de citoyens par une noblesse d'Etat comme disait Bourdieu, mais là aussi avec des exceptions, l'Etat républicain français n'interdit pas totalement toute critique y compris dans les universités. 2) Le néolibéralisme qui produit des effets de désorganisation massifs dans les services publics produit des universités encore plus dysfonctionnelles et donc les personnes qui y étudient et y travaillent développent de mauvaises pratiques encouragées par la concurrence entre universités, entre enseignant.es, entre étudiant.es. »

ceux qui s'y intéressait, écrit une deuxième version. Et enfin l'avais scotché sur les tables, les portes de classe, dans les couloirs, devant les salles des profs (leur glissant même des versions sous leurs portes). Je partageais aussi les premières réponses mail que j'ai reçu avec ma classe, pour essayer de les impliquer dans le jeu.

Je vais en donner des extraits parce y en a qu'étaient bad long, ce qui crée inévitablement des hommes de paille, j'en suis conscient.e. Ces commentaires ressemblaient à peu près à ça :

« C'est sur la forme concrète de la transmission du savoir et plus précisément le problème de la prise de notes en cours, spécifiquement dans le cours où un enseignant vient et lit sa dissertation : quand un enseignant vient et fait sa, l'élève est condamné à se placer quelque part sur le spectre de la vitesse de sa prise de notes, allant de "je note tout parce que je suis hyper rapide" à "je vais noter quelques phrases clés et j'essaierai de composer avec ça" en passant par les extrêmes "j'enregistre et je retape tout mais du coup un coup de 2h dure en réalité entre 4 et 5" à "je suis largué donc je fais qu'écouter comme je peux et dans 2 heures j'aurais oublié 90% des références..." »

« L'idée de qualité naturelle est très simple, des gens sont nés indépendamment de leur classe sociale avec des qualités pour réaliser certaines choses ou actions, Usain Bolt est le meilleur sprinteur du monde parce que certes il s'est entraîné, mais il a des qualités athlétiques naturelles qui lui permettent d'être au dessus des autres, tout comme pour les joueurs d'échecs qui sont naturellement meilleurs que moi qui essaierais d'apprendre pendant toute une vie. Pour la philosophie, c'est exactement la

précaires que les prolos du siècle dernier. La philosophie se meurt dans le par-cœur ou sur le porche d'un magasin une nuit d'hiver, alors qu'on formate la jeunesse à la recherche de l'emploi sans qu'il n'y en existe. On confine les réflexions morales à des colloques qui respirent l'entre-soi universitaire, loin des masses qu'elles pourraient agiter, ce qui convient et est encouragé par un pouvoir en place dont l'éthique n'est qu'économique. L'État contrôle son intelligentsia et sacrifie le savoir sur l'autel du pouvoir. Je n'ai pas eu besoin de rencontrer une seule personne au gouvernement actuel, passé ou futur pour qu'ils puissent me pourrir la vie.

Mais je vous emmerde aussi vous, représentants directs du système que j'ai eu le loisir de rencontrer. Ni voyez rien de personnel, il s'agit d'un emmerdement purement professionnel. Bien sûr, pas tous au même niveau, la compagnie de certains m'a été agréable, sans pour autant que ça ne que ça ne vous dédouane de l'atrocité que vous commettez au quotidien. Car vous aurez beau vous réclamez des idées les plus révolutionnaires, tant que vous n'obstruez pas le bon fonctionnement de la machine, vous y contribuez. Suivez-vous bien gentiment les dernières lois sur la lutte contre l'immigration, sur l'interdiction de l'écriture inclusive, sur les coupures budgétaires des aides sociales ou les consignes de sécurité pour empêcher la mobilisation étudiante et les méthodes éducatives de l'institution qui nous conforment au monde du travail ? Vous payez par vos impôts et surtout votre inaction les keufs qui tuent à nos frontières et qui tabassent autour de vous ? Je ne suis malheureusement témoin que de réponses affirmatives. Alors du plus sympathique des professeurs au plus infâme des

bureaucrates, pour vos services rendus à la patrie, je vous emmerde.

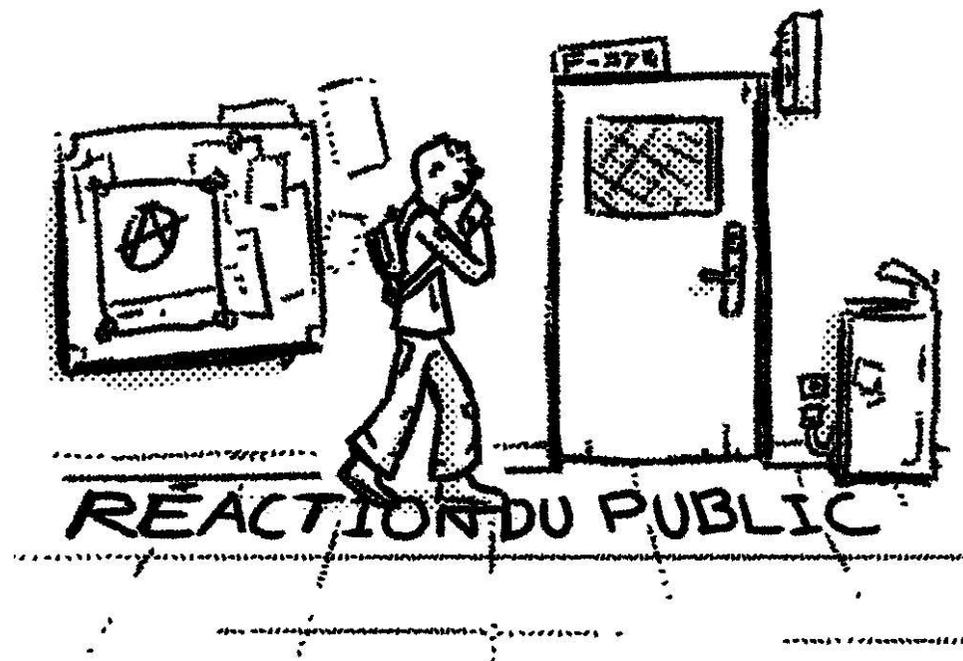
Enfin, je ne vous oublie pas, mes chers collègues, camarades de classes. J'ai bien essayé de vous épargner, de ne pas vous faire culpabiliser car vous subissez autant que moi une exploitation que vous considérez peut-être normale, mais s'en est trop. Soumis par le système, vous y soumettez les autres en l'acceptant et en lui donnant de l'énergie. Nous, étudiant-e-s, sommes la force qui si elle venait à se soulever, ferait le plus peur à l'État. Quid de Mai 68, de Provo, de l'autonomie italienne ? Trop tard, pas encore mangé, vous vous jetez dans la gueule du loup et emportez avec vous ceux qui voulaient essayer autre chose. Alors oui, je vous emmerde avec toute la camaraderie dont je suis capable.

C'était bien moins intellectuel que les textes précédents et j'en suis pas désolé. Si ça vous chante d'avoir des arguments mieux écrits, lisez l'introduction de « Pour une anthropologie anarchiste » de Graeber, moi j'en ai marre. Vous pouvez bien m'envoyer des mails si vous voulez, mais à moins que ce ne soit des incitations à l'émeute, je crois que j'en aurais à peu près rien à foutre.

Diogène 2.0

anararebackatfac@protonmail.com

[L'adresse mail notée ici est désormais inactive]



Les deux premiers textes ont été imprimés des dizaines de fois et scotchés dans tout le département philosophie, respectivement en Novembre 2023 (le Pour) et en Février 2024 (le Contre). Signé du presque anonyme Diogène 2.0, j'allais les coller le matin sans me prendre trop la tête non plus, mais essayant de limiter ceux qui me voyaient.

En amont de cet acte odieux de vandalisme, j'avais travaillé assez sérieusement le premier texte. Après un premier jet fait en salle d'examen, je l'ai fait relire par le peu d'amis que je me suis fait cette année là. Puis je l'ai mis en commun sur le Google Drive des prises de notes de la classe (c'était très bien ce truc, application du communisme pour les cours lol). J'en avais discuté avec